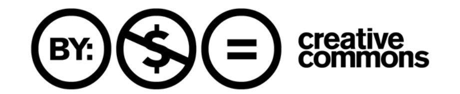


Cahiers de la Méditerranée

Population et crise au Maroc aux XVIe et XVIIe siècles. Famines et épidémies

Bernard Rosenberger



POPULATION ET CRISE AU MAROC AUX XVIe et XVIIe SIECLES
FAMINES ET EPIDEMIES

Cette communication résume et reprend un travail fait en collaboration étroite avec mon ami Hamid Triki (1).

Notre objectif était, en utilisant le plus souvent des documents déjà publiés mais mal connus, d'esquisser une description des calamités de ces deux siècles et de commencer une réflexion sur leurs conséquences économiques, sociales et politiques.

Quelques mots sont nécessaires sur les sources et leur utilisation. Les sources arabes, au premier abord décevantes, contiennent pourtant de nombreuses informations qu'il faut avoir la patience de glaner. On relève le décès d'un personnage mort d'une "peste" (wabā' ou tā'ūn), une cherté (ghāla) une famine ; exceptionnellement quelques lignes en décrivent les conséquences, mentionnent un chiffre de victimes. Nous avons pu trouver des chroniques inédites qui contiennent des renseignements plus abondants : l'Ihyià wal inti'ash surtout fait une description étonnamment méthodique de la famine de 1660-1661 dans la région du Tadla à la Moulouya, vue depuis une zawiya de l'Atlas oriental. Les sources européennes peuvent utilement compléter ces indications. Au début du XVIe siècle, les chroniqueurs portugais notent les évènements du Maroc dans la mesure où ils concernent les Chrétiens. Au XVIIe siècle, les négociants anglais sont attentifs à tout ce qui peut influer sur les affaires.

Cette mosaïque, avec ses grosses lacunes ne permet pas de retracer les crises de subsistances ou les épidémies dans leur complexité, encore moins de chiffrer les pertes en vies humaines. Cependant ce sont des jalons pour une meilleure connaissance de l'histoire du Maroc.

I - LES PRINCIPALES CRISES ET LEURS EFFETS

a) - Situation au début du XVIe siècle

L'abondance et la qualité relative de la documentation permettent de tracer, pour le début du XVIe siècle, un tableau qui sera un point de départ assez solide.

La source principale est Léon L'Africain qui peut être corrigé, précisé, complété par des chroniques portugaises. Les chiffres des combattants qu'il donne pour de nombreuses tribus sont la base des évaluations qui ont été faites. D. Noin, dans sa thèse sur la population rurale au Maroc, a repris la question (2). Il conteste, à juste titre, le chiffre de 6 millions d'habitants avancé par V.M Godinho (3) qu'il considère comme beaucoup trop fort. En appliquant la méthode proposée par Carette pour l'Algérie (4), en extrapolant dans certains cas, en contrôlant par la densité comparée à celle d'autres pays à la même époque, il conclut à une population totale de 3 millions et demi d'habitants. Ce chiffre nous paraît même un peu optimiste, car les informateurs ont tendance à grossir la force des tribus. Grâce à Léon on peut avoir également une assez bonne idée de la répartition de la population. Les citadins ne représentent qu'une minorité certainement inférieure à 10 % du total. Si l'on peut admettre pour Fez une population voisine de 100 000 habitants, Marrakech, alors bien déchue, en a moins de 20 000 et Safi, avant l'occupation portugaise, environ 5 000. Il faudrait d'ailleurs préciser ce que l'on entend par ville : certaines agglomérations ayant des fonctions urbaines ne regroupent pas un demi millier d'habitants.

Il est bien difficile de dire si le Maroc a pu reconstituer sa population depuis les catastrophes de la fin du XIVe siècle. Certaines régions apparaissent dépeuplées par rapport à une période antérieure, c'est le cas du Haouz de Marrakech, c'est le cas aussi des régions atlantiques, surtout celles situées dans le rayon d'action des places portugaises, car la population éclaircie par les expéditions des chasseurs d'esclaves a fui vers l'intérieur, ou s'est retranchée dans quelques places, laissant une campagne à peu près vide. (5) Le Tamesna semble, lui, avoir souffert d'un dépeuplement plus ancien. Ce sont sans doute les guerres d'extermination menées contre les hérétiques Barghwatas par les Almohades qui ont fait de cette région un demi désert parcouru surtout par des pasteurs. Il apparaît déjà que des régions qui sont parmi les plus fertiles du Maroc sont en partie dépeuplées et de surcroît mal mises en valeur.

b) Diminution de la population dans la première moitié du XVIe siècle

Cette situation va s'aggraver pendant la première moitié du siècle. Il suffit, pour le constater, de comparer Luis de Marmol et Léon l'Africain. Marmol ne se contente pas de démarquer Léon, souvent il actualise et complète son prédécesseur ; lorsqu'il a une connaissance personnelle de la région, les informations qu'il donne sont précieuses. Il trace, en particulier pour les plaines atlantiques -actuelles Chaouīa, Doukkala et Abda- un tableau documenté dans lequel il insiste sur les effets des guerres avec les "fronteiras" portugaises et de la famine de 1521 à 1523. D'après ces indications on peut évaluer dans certains cas la diminution aux deux tiers en moins d'un demi-siècle.

Avant d'apporter quelques précisions sur la famine exceptionnelle de 1521-1523 il faut signaler qu'elle a été précédée d'autres crises dont il est difficile de dire l'importance. En 1493 une épidémie apportée par les Juifs expulsés de Grenade sévit à Fez, mais s'est peut être étendue ailleurs. En 1502 ou 1503, en tout cas avant 1505 une nouvelle épidémie fait des victimes en nombre suffisant pour affaiblir le souverain Wattasside. En 1511-1512 dans le Sous, une épidémie est signalée.

Mais elles ne sont pas comparables à la crise de 1521-1523 qui est restée longtemps dans les mémoires. Toutes les sources concordent pour en montrer les conséquences extrêmement sévères. La misère fut atroce dans les plaines atlantiques, où des parents vendaient leurs enfants pour l'équivalent de quelques mesures de grain. Le prix de l'homme atteint un taux dérisoire. Devant la pléthore, les acheteurs font les difficiles , ne veulent que des jeunes filles ou des jeunes femmes. B. Rodrigues qui s'est laissé attendrir et a acheté un jeune homme à son frère pour trois testons, se fait tancer par son compagnon : pour ce prix on avait environ un décilitre de blé, "le pain qu'il mangerait valait plus que lui.." (6).

A l'affreuse famine causée par une sècheresse persistante s'ajoute dès 1521 la maladie. C'est très vraisemblablement la peste car dans Arzila, le chirurgien ne cesse de cautériser des abcès au cou -certainement des bubons.

Les conséquences démographiques sont difficiles à préciser. Dans les royaumes de Fez et de Marrakech, la famine et la peste causèrent la mort "de milliers et de milliers de personnes". La cavalerie du souverain Wattasside se trouvait diminuée de 90 %, sans qu'il soit bien clair si c'était à cause du décès des hommes ou du manque de montures. Dans la ville d'Arzila, la peste faucha 1 200 personnes sur un total de 3 à 4 000 habitants, et encore une bonne partie de la population avait-elle été évacuée. Dans les plaines atlantiques où les populations n'avaient aucune organisation politico-administrative ce fut pire encore qu'à Fez ou Marrakech : elles devaient être transformées en désert. A la mort s'était ajoutée l'émigration, forcée ou volontaire, des esclaves, car beaucoup s'offraient comme esclaves, ou demandaient le baptême pour tenter de sauver leur vie. Ils étaient si nombreux qu'ils ne valaient plus rien en Andalousie et au Portugal "valian casi de balde" dit une source de Jerez, où l'on en vit arriver 60 000. Compte tenu du fait que ces émigrants étaient des éléments jeunes de la population et, en grande partie, des femmes on peut se figurer que les conséquences démographiques devaient être particulièrement graves et longues à effacer.

Le vide laissé dans ces régions bien douées naturellement ne pouvait qu'attirer des populations venues d'ailleurs. Les documents donnent quelques renseignements sur ces migrations. Un notable est venu, avec les gens de sa tribu de la région d'Animaï, aujourd'hui Sidi Rahal à l'Est de Marrakech, vers Safi avec l'espoir d'être secouru par les Portugais auxquels il proclame obéissance. Mais surtout ce sont les Saâdiens qui ont fait venir dans le Haouz, pour le repeupler et pour s'appuyer sur elles, des tribus des régions présahariennes, celles même qu'on y trouve aujourd'hui.

c) Les crises de la deuxième moitié du XVIe siècle

Le pouvoir des Wattassides de Fez était ébranlé. La crise a favorisé l'ascension de leurs rivaux sa'diens qui, devant ces terribles épreuves, ont fait la preuve de leur capacité organisatrice : d'après Diego de Torres c'est dans les zones sous leur autorité que les populations ont eu le moins à souffrir de la faim. C'est d'autant plus remarquable que leur domaine d'alors est une région soumise à la sècheresse. On aimerait savoir comment ils ont pu assurer tant bien que mal le ravitaillement...

Pendant un demi-siècle on ne note plus de famine. C'est peut être que le climat s'est montré moins capricieux, mais aussi parce que le chiffre de la population ayant été brutalement ramené à un niveau très bas, l'équilibre entre le nombre des hommes et les subsistances est moins facilement compromis. Cette sécurité relative et l'abondance favorisent la croissance démographique.

Cependant, à deux reprises, des épidémies frappent le pays avec assez de force pour freiner la reconstitution de la population.

La peste de 1557-1558 est assez bien connue. La maladie sévissait en Algérie depuis 1553, sans doute apportée de Turquie. D'Alger, elle gagne Oran et ravage le littoral de 1555 à 1557 : Salah Raîs lui même en est victime. De Melilla, les Espagnols aux aguets en signalent la progression. Elle apparaît dans les montagnes du Rif entre Badis et Ghassasa, le long de la côte, en août 1557. Une victime est signalée à Tétouan en 964 de l'Hégire (qui se termine en octobre 1557). En janvier 1558 elle est à Fez-le-Vieux, en février au Mellah où elle fait périr de nombreux Juifs -1640, jusqu'en août- beaucoup s'enfuient. Dans la ville de Fez, il y aurait eu, à certains moments, 1 000 à 1 500 morts par jour et même 3 000 selon certaines sources. Le souverain sa'dien qui était à la poursuite d'une force turque, vaincue à l'oued Leben en jumada (mars-avril) n'entre pas dans la ville à cause de l'épidémie. La peste s'étend au Sud du Maroc. A l'automne de 1558 des victimes sont signalées à Marrakech et le Sous est touché à son tour. Il semble que ce soit seulement à l'été 1559 que la maladie cesse. Elle aurait fait 300 000 victimes selon un haut personnage portugais qui pousse son roi à mettre à profit l'affaiblissement du royaume pour reprendre les positions perdues. Cette estimation n'est pas invraisemblable car une mortalité supérieure à 10 % n'est pas pour étonner.

L'année 1580 est restée dans les annales sous les deux appellations d'"année de la toux" et "année des buqul" (mauves, herbes). La famine et la maladie sont liées. Ces deux fléaux furent ressentis, assure Ifrani, comme un châtiment du ciel, en raison des graves fautes commises par les troupes au soir de la victoire d'Al Makhazin, la fameuse bataille des Trois Rois, où le butin ne fut pas partagé selon les règles de la Sunna, mais livré au pillage déréglé des soldats. Il est impossible d'évaluer le nombre des victimes de l'épidémie qui fut peut être une grippe, mais elle paraît beaucoup moins grave que la précédente ne serait-ce qu'en raison de sa durée moindre -un an. Néanmoins, le règne fameux d'Al Mansur ne commençait pas sous d'aussi heureux auspices qu'on se plait par-

fois à le dire.

d) La catastrophe du tournant du siècle

Ce règne allait encore plus mal se terminer. De 1597 à 1608 ou 1609 des catastrophes effroyables fondent sur le pays : peste, famine, guerre civile se succèdent ou se combinent. Le Maroc est plongé dans le chaos.

La peste est apparue en 1597. Il y a tout lieu de croire qu'elle est venue d'Espagne où elle a sévi avec une exceptionnelle violence en 1596. Cette épidémie et ses conséquences ont été très bien étudiées par B. Bennassar pour la péninsule. Elle marque, selon lui, un changement de conjoncture démographique et économique, une cassure dans l'histoire espagnole, en raison de la terrible saignée qu'a subi ce royaume. 500 000 personnes ont été fauchées, le dixième de la population (7).

Or, au Maroc les effets de la maladie ne peuvent être inférieurs. Un document espagnol de mai 1597 parle déjà de 450 000 morts. La proportion des victimes pour une population qui ne dépassait certainement pas 3 millions serait encore plus forte qu'en Espagne. Nous pouvons nous défier de cette évaluation comme de la plupart de celles que nous trouvons dans nos sources, mais des recoupements permettent de croire à l'ampleur du désastre : il mourait chaque jour à Fez de 500 à 2 000 personnes et plus de 6 000 chérifs, faqihs ou notables disparurent. C'est la panique ! L'insécurité règne, les chemins sont coupés, des révoltes éclatent partout, il n'y a plus d'autorité, car le roi au milieu de ses troupes fuit la peste en changeant de camp tous les jours.

Ce premier assaut, particulièrement violent, se calme assez vite. Pendant l'été le fléau recule pour disparaître à peu près en août. Mais dès 1601 on parle de nouveau de peste dans le Sud du pays, et, à partir de ce foyer du Sous, elle s'étend en 1602, menace Marrakech. En 1603 elle embrase à nouveau tout le pays où les victimes sont nombreuses, le souverain lui-même est atteint dans son camp près de Fez qu'il a quitté par précaution, il regagne les palais de cette ville pour y mourir (8). Les années suivantes des victimes sont signalées surtout dans le Sud, à Marrakech en particulier. La peste s'installe, elle devient endémique.

Et voici que la sècheresse vient aggraver les maux du pays. La pluie a manqué en 1603, et l'année suivante est sèche elle aussi. La faim fait des victimes à Fez pendant l'été 1604. Entre 1603 et 1606, d'après une chronique, 3 000 juifs sont morts au Mellah, c'est-à-dire un bon tiers de ses habitants. Les prix sont très élevés selon des sources musulmanes qui signalent encore la famine en 1607-1608 avec des cas de cannibalisme.

Les luttes entre les enfants d'Al Mansur parachèvent le désastre. La capitale, Marrakech, est un enjeu disputé. La situation dans cette ville est dépeinte par l'envoyé des Provinces Unies comme infernale. Il finit par abandonner la place devenue intenable, tant à cause des privations que de la succes-

sion rapide des prétendants qui ont des exigences à la mesure de leurs ambitions. "Il est impossible de se procurer pour de l'argent une poule ou un oeuf pour un malade" dit-il, au moment de partir, "tout est ruiné, tout a péri par la misère de ce temps et il me serait impossible de dire à Vos Puissantes Seigneuries ce que j'ai vu et comment j'ai vécu ici" (9). Nous savons que la sècheresse et la famine s'étendirent à toute l'Afrique du Nord, puisqu'elles sont connues en Algérie de 1603 à 1612 et en 1604-1606 à Tunis.

Il n'est pas exagéré de dire qu'il régnait une atmosphère de fin des temps. Le millénarisme n'est pas seulement une image. D'abord l'an mil de l'Hégire venait d'être dépassé (il correspond à 1591-92 de notre ère). Mais surtout il se produit l'apparition très révélatrice d'un Mahdi, Abu Mahalli, qui déclare lui-même que la peste est au nombre des signes qui annoncent sa venue. Son aventure brève et violente s'achève en 1613, elle exprime le profond désarroi des esprits et vient encore l'aiguiser. Le XVIIe siècle, si mal commencé , allait continuer dans de grandes difficultés.

e) Le XVIIe siècle : la crise devient permanente

Le pays accablé, épuisé, avait grand besoin de refaire ses forces et, pour cela, de calme et de conditions favorables. Or les éléments ne lui laissent guère de répit : en 1613-14 c'est de nouveau la disette. En 1624 la peste réapparaît, entretenue par les mauvaises récoltes et la famine, elle va durer jusqu'en 1631. Nous savons, par le témoignage de religieux venus au Maroc racheter des captifs en 1629, que la mortalité a été très forte depuis 1626 dans la région de Marrakech à cause de la maladie et de la faim. Le pouvoir déjà chancelant des Sa'diens voit ses bases matérielles ruinées sans recours. A Fez, où une autre branche de la dynastie sombre dans le brigandage, la situation n'est guère meilleure.

Jusqu'à la fin du siècle les épreuves ne vont pas manquer au Maroc. Famine et épidémie encore en 1635-1636 qui semblent même s'enchaîner à la crise précédente. Famine de 1651 et 1652 qui fait de nombreuses victimes dans les plaines entourant Salé -mais il serait étonnant que ce soient les seules touchées. Famine terrible et épidémie de 1661-62 dont les effets sont décrits avec précision par une lettre adressée au shaykh de la zawiya de Sidi Hamza alors en pélérinage à la Mecque par un membre de la communauté, insérée dans la chronique Ihiya wal Inti'ash. L'auteur parle surtout de sa région, mais aussi du Tadla, du versant saharien de l'Atlas et de la haute Moulouya. Il montre un pays ruiné, dépeuplé, à bout de forces. Ne serait-ce pas ce qui expliquerait l'absence de résistance aux 'Alawites qui réalisent en deux ans la soumission du Maroc entier ?

Mais le règne du premier souverain de la nouvelle dynastie est marqué encore par des calamités : dès 1677-1678 la maladie est de retour à Fez ainsi que la famine, elle sévit durement jusqu'en 1679-1680 puis s'atténue. Nous avons sur ce fléau le témoignage de Mouette.

Une assez longue accalmie se produit ensuite, semble-t-il. Mais la peste réapparaît au milieu du XVIIIe siècle avec force.

Il paraît impossible qu'une restauration ait pu se faire après les très graves destructions évoquées plus haut à la charnière du XVIe et du XVIIe siècle. On note en effet au XVIIe siècle 27 années marquées par la famine ou la peste ou les deux, contre 11 au XVIe siècle. Même si ces chiffres ne peuvent être qu'indicatifs, ils suffisent à opposer les deux périodes. Les témoignages d'une détérioration abondent d'ailleurs, nous allons y revenir dans la seconde partie.

LA REPETITION DES CRISES TRANSFORME LE VISAGE DU MAROC

Il n'y a pas à s'attarder sur le mécanisme des crises frumentaires. Ce qu'on peut en connaître montre qu'il est semblable à celui des crises européennes. Les prix ne peuvent être étudiés systématiquement, faute de données suffisantes, mais on note des écarts de 1 à 10 ou 1 à 12 par rapport à la normale. Dans les périodes de crise on assiste à un retour à une économie de cueillette : toute une série de plantes consommées en temps d'abondance deviennent alors le seul recours (10). Compte tenu de ce que l'orge ne peut être qualifiée de céréale secondaire, ce rôle est tenu par le mil qui couvre des surfaces importantes et auquel les paysans marocains resteront longtemps fidèles en raison de ses avantages, et notamment du fait qu'il est récolté plus tard, au début de l'automne et permet ainsi de détendre la situation. Il ne disparaît que devant le maïs qui présente en gros les mêmes avantages et qui se substitue à lui si bien qu'il prend souvent son nom, durra. Le maïs est attesté dès 1541 au voisinage des places portugaises de Ceuta et d'Al Qsar Sghir.

A propos des épidémies de peste je voudrais seulement relever un point. Leur rythme annuel est connu : la peste est une maladie de printemps et de début de saison chaude, l'été elle disparaît, excepté sur le littoral plus frais. Ce cycle est noté par les contemporains qui ne savent pas l'expliquer. On sait aujourd'hui qu'il est lié à l'écologie de la puce, vecteur de la maladie. Celle-ci ne supporte pas la chaleur sèche de l'été. Le froid de l'hiver l'engourdit, mais celui-ci n'est réel au Maroc qu'en montagne. On sait aussi qu'elle est repoussée par les fortes odeurs animales. Il en résulte que deux régions jouissent d'une immunité au moins relative : les déserts et les montagnes peuplées de pasteurs qui vivent dans une familiarité très grande de moutons et de chèvres.

a) Les crises modifient le peuplement du Maroc

La répétition des épidémies, s'ajoutant aux famines, et qui frappent surtout les plaines céréalières riches en rongeurs porteurs de puces, finit par les vider de leur population. Elles apparaissent comme dez zones de basse pression démographique alors que les montagnes et les déserts où la population au départ plus clairsemée a mieux survécu forment des zones de haute pression relative. Il en résulte un phénomène d'une importance capitale et qui rendrait compte d'une situation paradoxale, choquante aux yeux des Européens qui découvrent le Maroc au XIXe siècle, le développement d'une vie pastorale, du semi-nomadisme, sur des terroirs qui sont parmi les meilleurs du pays et qui étaient

ainsi gravement sous-exploités. Scandale aux yeux des colonisateurs qui justifie, en quelque sorte, une prise de possession en vue d'une mise en valeur plus rationnelle.

Nous avons assez d'éléments pour affirmer que les plaines ont été repeuplées, parfois à l'initiative des souverains, comme nous l'avons dit, par des tribus originaires du Pré-Sahara, voire du Sahara atlantique et qui y importent leur mode de vie pastoral, dans des conditions évidemment bien plus favorables pour eux. L'occupation extensive du sol devient à son tour un frein à une densification du peuplement. Cependant, la faiblesse de l'économie céréalière (qui n'est pas inexistante, mais joue un rôle complémentaire), l'importance du troupeau et donc une alimentation surtout carnée et riche en laitages peuvent être des facteurs favorables, non négligeables pour l'accroissement démographique. Si bien que la question de l'équilibre entre le nombre des hommes et les subsistances ne se pose pas en termes simples. Il y aurait une tendance certaine à la croissance qui devrait aboutir à la longue à des changements comme le développement des cultures et la sédentarisation.

Mais les troubles, les luttes entre les prétendants -autre aspect de la crise- mettent au premier plan ces tribus dont les aptitudes guerrières sont reconnues. Leurs fonctions militaires, la part qu'elles prennent aux guerres ne les inclinent guère à consacrer beaucoup de temps, ni de soin, à l'agriculture sans même parler des préjugés que les coutumes de ces nomades entretiennent contre cette activité jugée dégradante. Il y a, en tous les cas, une contradiction entre la sédentarisation, dont les avantages économiques et fiscaux ne peuvent pas échapper au Makhzen, et les besoins de celui-ci en soldats.

Les plaines ont été peuplées par des tribus arabes, Maqil surtout, ayant entraîné probablement bien des éléments berbères qui ont été absorbés et assimilés, de sorte qu'il serait plus juste de parler d'arabophones. Il ne reste des populations berbères qui étaient encore en place au début du XVIe siècle dans les plaines atlantiques que de minces souvenirs, en particulier dans la toponymie.

Le centre du Maroc, accidenté et boisé a été repeuplé par des pasteurs montagnards, berbérophones, venus en grande partie de l'Atlas et plus précisément du versant saharien. C'est ce qui expliquerait l'usage de la khaima empruntée aux Arabes côtoyés au Sahara et l'architecture particulière de leurs tighermt aux toits en terrasse si peu adaptés au climat humide du Moyen-Atlas.

b) Attitude devant la crise. Comment essayait-on de lutter

Contre les caprices du climat et la maladie, les hommes sont sans autre recours que Dieu. Mais la prière et la soumission à la volonté du ciel ne doivent pas être traduits par le mot fatalisme, accolé bien sûr à musulman, formule dont on a usé et abusé, qui non seulement n'explique rien mais masque la réalité.

Dans la mesure où ces fléaux échappent aux moyens d'action des hommes et où, surtout, ils sont interprétés comme des châtiments envoyés par Dieu pour

punir une mauvaise conduite, la prière, la pénitence apparaissent comme les armes les meilleures pour fléchir une colère justifiée.

En pratique, l'attitude devant la peste n'est pas dénuée de bon sens, étant donnée l'impuissance de la médecine. La Sunna interdit au musulman, en cas de maladie épidémique de bouger de l'endroit où il se trouve, donc de fuir le lieu contaminé, comme de pénétrer dans un lieu touché par la maladie. Ces prescriptions limitent les risques de contagion, même si ce n'est pas le but recherché. Le sens de ces règles est d'inviter l'homme à ne pas pécher contre la reconnaissance de l'omniscience et de l'omnipotence de Dieu. Il doit avoir la plus grande confiance puisque, si la mort le prend, il sera martyr, à l'égal de celui mort sur la voie de Dieu au Jihad.

En fait, il faut bien le reconnaître, ces prescriptions ne sont pas observées absolument. On constate des cas de panique, de fuite, notamment dans les montagnes. Les souverains eux-mêmes ne donnent pas toujours l'exemple d'un stoïcisme musulman : ils cherchent à fuir une ville atteinte par la peste.

D'ailleurs, la confiance en Dieu n'exclut pas des précautions. Al Mansur donne à son fils Abu Faris en 1602 des conseils que n'auraient pas désavoués les médecins européens du temps : ne pas toucher les lettres venues du Sous qui est infecté, les faire ouvrir et les tremper dans du vinaigre fort...

Les malades ne sont pas abandonnés à leurs souffrances. Les soins consistent en pansements, incisions des bubons, compresses. Ils sont uniquement locaux, car l'idée d'un traitement général ne semble pas née. Mais en est-il différemment en Europe à cette époque ?

Une très curieuse épitre donne des conseils pour prévenir les effets de la sècheresse. Il faudrait pouvoir la citer en entier. Elle prône la prévoyance, l'économie, le travail. Ce n'est pas un hasard si elle est écrite par un talib du Sous, région où la prévoyance est institutionnalisée avec les agadirs, greniers collectifs fortifiés. En tous cas nous sommes bien éloignés d'une certaine image de fatalisme et de négligence...(11)

Dans le Sud du Maroc, où la sècheresse est la plus à craindre, ces greniers collectifs aussi appelés igherms, se sont maintenus jusqu'à nos jours. Leur fonctionnement et leur organisation sont relativementbien connus. Les écrits les plus anciens qui codifientles coutumes à leur sujet remonteraient au XVIe siècle (12) On y entasse céréales, caroubes , vesces, navets séchés, paille, etc dans des loges familiales. Les plaines atlantiques ne connaissent que des silos souterrains, les matmura (pl. mtamar) ; leur fonction est différente ils servent à stocker des céréales dans des cavités dont on dissimule soigneusement l'ouverture une fois rebouchée. Dans les villes, des entrepôts makhzeniens servent surtout aux besoins de l'armée et de l'administration, mais semblent pouvoir permettre d'éventuelles distributions à la population. En fait les habitants des villes font des réserves familiales, mais sont aussi soumis au stockage spéculatif qu'il faudrait pouvoir étudier.

Dans les campagnes les zawiyas qui existent aussi dans les villes, jouent un rôle important. Une tâche essentielle des saints, des marabouts est de

nourrir les pauvres. Tout repose sur la notion de baraka du Saint. Si elle est reconnue, elle se manifeste par une générosité inépuisable. La reconnaissance des fidèles se traduit par des dons nombreux qui alimentent les celliers de la zaouia. En période normale, le système s'entretient sans difficulté. Mais on se demande comment il peut fonctionner en cas de crise grave et prolongée, quand le nombre des personnes à secourir augmente alors que la générosité des fidèles doit diminuer. Un moment doit arriver où les seuls secours que puisse donner le saint sont d'ordre spirituel. Selon les cas, la fortune spirituelle et matérielle d'une zawiya peut en résulter comme son déclin.

c) La crise change l'économie et la société.

Il est bien évident que ces crises entrainent des changements sociaux, mais notre documentation ne nous permet pas d'aller au delà de quelques constatations très simples.

Des familles entières disparaissent, surtout lors des pestes, et leurs biens passent à des branches collatérales, subitement élevées à la fortune. Certains s'enrichissent par la spéculation lors des disettes : on voit des paysans s'endetter lourdement, et sans doute doivent-ils souvent vendre leurs biens à leurs créanciers.

Il arrive que des luttes ouvertes opposent riches et pauvres, c'est le cas en 1651-1652 vers Salé. D'une façon générale, les violences se multiplient. Les affamés se jettent sur leurs voisins mieux partagés. Les luttes tribales sont alors très vives, pour les terrains de parcours, pour l'eau. La razzia est aussi un moyen de survivre.

Les difficultés éprouvées par le Makhzen à exercer son autorité lèvent des freins, et fournissent l'occasion de secouer un joug détesté. C'est ainsi que pendant la peste de 1597-1598, les paysans du Sous attaquent et détruisent des domaines sucriers du Makhzen, îlots d'économie spéculative, imposés par la force au détriment de l'agriculture vivrière environnante qui se voit restreinte en eau, en terre et sans doute forcée à des prestations de travail. En ce sens, la crise agit comme un révélateur.

La répétition des crises au XVIIe siècle a empêché la reconstitution de la population et de l'économie. C'est un visage nouveau du Maroc qui se dessine, dont les traits vont perdurer parfois jusqu'au protectorat (qui va transformer à son tour la physionomie du pays). Les plaines atlantiques et le centre du Maroc sont repeuplés par de nouveaux venus, pasteurs aux structures lignagères solides. Ces populations n'introduisent pas qu'un nouveau mode d'économie dans des régions où la vie sédentaire devient ponctuelle, mais de nouveaux types de relations. Par exemple, on peut se demander avec J. Berque si le développement du maraboutisme n'est pas lié à leur intrusion (13).

La vie urbaine est durement touchée. Ce n'est pas seulement dû à la diminution de la population des villes fauchée par les fléaux, mais à la désorganisation du pays qui ralentit le commerce. La production baisse et probable-

ment aussi les prix. En outre, la conjoncture internationale est peu favorable au Maroc, car pendant les dures années de la fin du XVIe siècle et du début du XVIIe, il a perdu son rôle d'exportateur de sucre et sa place a été prise sur les marchés européens par un concurrent imbattable, le Brésil. Il lui faut trouver de nouvelles contreparties aux nécessaires importations d'armes, d'étoffes. Ce sont des minerais, des fruits secs, des céréales parfois en excédent, compte tenu de la diminution de la population, quand la récolte est très abondante. Mais aucune ne parvient à s'imposer à l'égal du sucre. Le Makhzen affaibli cherche à compenser son manque à gagner en se faisant très accueillant aux pirates ou corsaires du Nord de l'Europe qui commencent à écumer les mers aux parages de Séville. Mais, incapable de prendre le contrôle de cette activité, il la voit lui échapper ainsi que les profits, et une république corsaire, un petit Alger, se crée à Salé dont l'étude reste à faire.

Les artisans décimés par les mortalités ou privés de clientèle par la dureté des temps, les notables et les lettrés eux aussi fauchés par les calamités, ce sont les cadres de la vie citadine islamique qui vacillent. De nouveaux foyers d'activité économique, intellectuelle et religieuse se développent dans les campagnes autour des zawiyas. Une nouvelle géographie se dessine : Fez et Marrakech s'effacent, la décentralisation progresse. Par exemple le Sous est une région relativement épargnée et connaît alors une certaine prospérité économique et montre une grande activité intellectuelle. La population de ce pays à la fois aride et montagneux, bien organisée pour faire face aux difficultés, s'est, semble-t-il, assez bien maintenue. Les relations avec l'Afrique Noire et l'Europe, base du commerce du Maroc aux siècles précédents se poursuivent sous le contrôle d'une dynastie locale d'origine maraboutique. Il est remarquable que cette solidité économique se traduise par une existence politique autonome.

d) La crise et l'Etat : Crise de l'Etat ?

Faute de revenus suffisants, l'Etat ne peut reconstituer les organes de sa force passée qui ont été balayés par la tempête de 1597 à 1613. On voit alors la vie politique s'organiser sur une base locale ou régionale. Le Maroc se divise en principautés qui luttent entre elles, pour la primauté ou simplement le droit à l'existence. Les Sa'diens de Marrakech sont après la mort de Mawlay Zidan en 1627 réduits de plus en plus à la défensive. Ils finiront par ne plus guère exercer d'autorité hors des environs immédiats de leur capitale bien déchue, jusqu'à ce qu'un shaykh des Shbanat usurpe cette royauté déclinante. Ce sont des dynasties d'origine maraboutique qui ont le vent en poupe au milieu du siècle : Dila ou le Tazeroualt (Sous). Hommes de religion, de culture, actifs à soulager les misères, arbitres des différents entre voisins -familles, fractions puis tribus au fur et à mesure que grandit leur renommée- ils sont conduits, comme malgré eux, à exercer des fonctions que le pouvoir central est incapable d'assumer. Mais le goût du pouvoir vient avec l'exercice de responsabilités : le marabout de la première génération est un saint, le second un administrateur de la zawiya, le troisième descend dans l'arène politique. Dila a ouvertement rêvé sans doute d'étendre son autorité du Maroc central à tout

le pays. La famille de Sidi Ahmad u Musa qui a fondé le royaume du Tazeroualt dans le Sous, satisfaite de la part qui lui est échue ne semble pas animée de plus grandes ambitions, mais défend son domaine contre les Chérifs du Tafilalet, les 'Alawites.

Partout, las de soutenir un pouvoir royal que ses difficultés rendent avide et brutal, les marabouts cherchent à exercer des responsabilités pour leur propre compte, et rompent le contrat qui avait fait la fortune des Sa'diens. Cependant ces chefs religieux ne parviennent pas facilement à établir leur autorité sur une région, bien des éléments leur échappent. L'émiettement est parfois très grand. Au point qu'une réaction est souhaitée par des hommes de religion qui aspirent à un ordre communautaire le plus large possible, conforme à l'esprit de l'Islam. Les 'Alawites sentent certainement que la restauration de l'unité est possible et y parviennent très facilement d'autant que les circonstances les y aident : la crise de 1661-1662 a paralysé leurs rivaux, alors qu'elle semble bien avoir relativement épargné le Sahara (14).

Cependant l'Etat restauré par les 'Alawites ne repose pas sur les mêmes bases que son prédécesseur sa'dien. Les différences sont substantielles. Il a fallu entériner un certain nombre de transformations qui se sont effectuées pendant ce XVIIe siècle troublé : par exemple reconnaître l'autonomie retrouvée des tribus, l'autorité des zawiyas. Même si l'alliance conclue avec la bourgeoisie de Fez s'avère payante pour les deux parties, ces traits d'autonomie locale ne s'effaceront pas de sitôt. C'est ainsi qu'un observateur de la fin du XIXe siècle remarquera que la politique intérieure du Makhzen, dans ses rapports avec les tribus et les marabouts, procède comme une politique extérieure par un mélange de diplomatie et de force.

Il reste beaucoup de points à préciser. Par exemple notre documentation ne nous a pas permis de parler des prix et de leur évolution -une enquête sérieuse reste à faire sur cette question. Nous ne savons pas grand chose des transformations de la société, notamment l'évolution de la possession de la terre, du statut personnel de certaines catégories sociales. Nous ignorons les répercussions sur la littérature et l'art...

Mais ce qui déjà apparaît de façon indéniable, c'est l'importance de ces crises pour rendre compte, non seulement des troubles politiques du XVIIe siècle, mais aussi du visage nouveau pris par le Maroc et qu'il a conservé presque jusqu'à nos jours, au début du XXe siècle.

ROSENBERGER

N O T E S

(1) - B. Rosenberger et H. Triki, Famines et épidémies au Maroc aux XVIe et XVIIe siècles. Hesperis-Tamuda, 1973, p. 109-175 et 1974 p. 5-103.

(2) - D. Noin. La population rurale du Maroc, 1970, t. 2 p. 233-246 et partic. p. 240

(3) - V.M. Godinho. A historia economica e social de expansão portuguesa. Liboa 1947 p. 127-131

(4) - Prendre le chiffre des combattants, l'augmenter d'un quart pour tenir compte des hommes non valides et multiplier par trois pour avoir la la population totale (cité par D. Noin p. 237).

(5) - A. Dziubinski. Niektore aspekty gospodarcze i spoleczne portugalskiej okupacji atlantyckiego pobrzeza Maroka w latach 1471-1550 (quelques aspects économiques et sociaux de l'occupation portugaise sur le littoral atlantique du Maroc de 1471 à 1550), Przeglad Historyczny T. LVIII n° 3 Warszawa 1967 p. 437-463.

(6) - B. Rodriguez. Anais de Arzila, éd. D. Lopes 1915 p. 326-329 traduit dans B. Rosenberger et H. Triki op. Cit p. 93-95

(7) - B. Bennassar. Recherches sur les grandes épidémies dans le Nord de l'Espagne à la fin du XVIe siècle. Problèmes de documentation et de méthode. Paris 1969

(8) - Ifrani. Nozhat al Hadi, trad. O. Houdas 1889 p. 305

(9) - Sources Inédites de l'Histoire du Maroc, Série saadienne, Pays-Bas, t. Ier passim et partic. p. 292

(10) - La liste qu'on peut établir d'après les sources est dans B. Rosenberger et H. Triki, op. Cit., p. 35-37

(11) - Traduction du document : Idem Ibidem p. 102-103

(12) - Dj. Jacques-Meunie. Greniers citadelles au Maroc, P.I.H.E.M. 1951

(13) - J. Berque. Qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine ? Dans Maghreb, histoire et société 1974, p. 22-34

(14) - C'est ce qui ressort du document joint à la chronique Ihiya wal Inti'ash, que nous avons abondamment utilisé.